

LE MOUVEMENT ACADÉMIQUE À LA RENAISSANCE ET LE CAS DE LA HONGRIE

TIBOR KLANICZAY

Magyar Tudományos Akadémia Irodalomtudományi Intézet, Budapest

Pour célébrer le cent cinquantième anniversaire de sa fondation, l'Académie Hongroise des Sciences fit paraître, en 1975, un ouvrage consacré à son histoire.¹ Ses auteurs prennent pour point de départ le projet présenté par Mátyás Bél en 1735 et relatent, à partir de là, les tentatives toujours renouvelées qui finirent par aboutir à la fondation de l'Académie actuelle ; sur le plan international, c'est l'*Académie Française*, fondée en 1635, qu'ils désignent comme son plus ancien modèle. Dans cet esprit, Ágnes Várkonyi établit les trois conditions indispensables à la naissance d'une académie : « encouragement de l'État, mouvement spontané des savants, présence d'une conception bourgeoise de la culture nationale, suffisamment ample pour rassembler plusieurs couches sociales, les spécialistes du savoir et l'État ».² Cette analyse ne vaut cependant que pour les académies du XIX^e siècle, ne serait-ce qu'à cause de cette « conception bourgeoise de la culture nationale », dont on ne peut guère parler avant la fin du XVIII^e siècle. Mais, l'« encouragement de l'État » n'est pas, lui non plus, nécessairement à l'origine de la constitution des académies : la célèbre fondation de Richelieu marque une étape importante dans leur histoire, mais non pas son début : elle a été précédée par tout un mouvement académique de l'élite intellectuelle européenne, vieux alors déjà de deux siècles.

La recherche qui, depuis une dizaine d'années, s'intéresse particulièrement à l'histoire des académies, témoigne sans conteste que celles-ci sont nées, à l'époque de la Renaissance, en dehors des institutions officielles, d'un mouvement spontané des intellectuels érudits.³ L'appui (et le contrôle) de l'État, aussi bien que le rayonnement national ne sont qu'un aboutissement ultérieur, résultat d'une évolution progressive. Les antécédents de l'académie hongroise doivent donc être cherchés également parmi les premiers cercles d'érudits. Ce n'est pas avec les académies nationales qui fleurirent ultérieurement, mais avec les tentatives — surtout italiennes — des XV^e et XVI^e siècles que nous devons confronter les données de la vie intellectuelle hongroise de l'époque.⁴ Cette approche permettra de décider si la Hongrie restait en dehors du champ d'attraction de l'idée d'académie à l'époque de la Renaissance, alors que l'élite intellectuelle hongroise accompagnait le progrès international, participait à part

entière et apportait une contribution importante aux efforts culturels et scientifiques du temps, plus que jamais — notre époque exceptée — au cours de l'histoire.

Au Moyen Age, les foyers de la science furent les monastères et les universités, soit des institutions ecclésiastiques ou contrôlées par l'Église. Le nouvel idéal d'une culture laïque professée par les humanistes exigea d'autres méthodes et d'autres formes d'organisation pour le travail intellectuel. La renaissance des études classiques ne s'épanouit pas à la suite de directives officielles touchant l'enseignement, mais bien dans les cercles d'écrivains, de savants et d'humanistes. Bien qu'on voie apparaître très tôt des enseignants humanistes dont l'influence fut remarquable — il suffit de penser à Guarino da Verona —, ce ne fut pourtant pas grâce aux chaires, mais aux assemblées amicales d'hommes égaux que la science humaniste put s'enraciner. Il y eut bien des maîtres dans ces dernières aussi ; mais les relations entre professeur et élève diffèrent fort de celles entre maître et disciple. Le premier a pour méthode la conférence, au Moyen Age, la dictée, tandis que le maître humaniste interroge, invite au dialogue.

Les groupes humanistes qui discourent et discutaient ainsi eurent vite fait de se trouver un nom approprié : ils commencèrent à s'appeler « académie », à l'instar de la communauté que Platon avait fondée en — 385, en l'honneur d'Apollon et des Muses, c'est-à-dire pour cultiver les sciences et les arts.⁵

Ce fut d'abord à Florence que les conditions sociales et culturelles favorisèrent l'apparition de ces assemblées de savants. Une source tardive date de 1427 le nom d'« académie » ; il est vrai qu'il ne vient pas encore de Platon, mais de Cicéron : c'est Poggio Bracciolini qui, s'inspirant de l'*Academia Tusculana*, mentionne sous le nom d'*Academia mea Valdarnina* le petit groupe de ses amis savants qui se réunissaient en été dans sa maison de campagne à Terranova di Valdarno.⁶

Le nom, qui eut une si brillante carrière par la suite, fut régulièrement employé pour la première fois dans le contubernium des jeunes humanistes qui se rassemblèrent, à partir de 1454, dans la maison d'Alamanno Rinuccini, en vue d'« exercitatio literarum », Le groupe se donna le nom de *Chorus Achademiae Florentiae*, et son chef de file fut bientôt Argyropoulos, philosophe grec qui avait fui Byzance ; sous son influence, les occupations de la compagnie privilégièrent de plus en plus la philosophie. Mais dans ce domaine elle rencontra une rivale triomphante dans l'*Academia Platonica*⁷, dont la renommée ternit toutes les initiatives précédentes.

En 1462, Cosimo de' Medici fit don de sa villa de Careggi à Marsile Ficin pour qu'il y puisse étudier à loisir Platon. Ficin ne se contenta pas de fournir un travail surhumain, mais il réunit autour de lui les meilleurs esprits de son temps (Laurent de Médicis, Politien, Pic de la Mirandole, Cristoforo Landino et tant d'autres) pour discuter des problèmes de la philosophie platonicienne. Ficin et ses amis se référaient déjà consciemment à leur modèle antique et considéraient leur société savante comme une continuation directe, une renaissance de l'académie grecque. On voit apparaître les premiers éléments d'une institution : les participants reçoivent chacun le titre d'*academicus*, et Ficin lui-même se distingue par celui de princeps *Academicorum*.⁸

L'initiative académique ne resta pas longtemps un privilège de Florence. En 1464 se constitua à Rome, dans la maison du cardinal Bessarion, toujours visible sur la Via Appia, un contubernium savant avec la participation de Theodor Gaza, Niccolò Perotti, Giovanni Gatti et de Regiomontanus que le cardinal avait fait venir de Vienne. Il est vrai que cette société ne reçut qu'ultérieurement le nom d'*Academia Bessarioniana*, tandis que l'*Academia Romana*, ou Pomponiana, constituée presque simultanément sur le Quirinal, dans la maison de Pomponio Leto, portait déjà fièrement le nom d'académie. Parmi les ruines de la capitale antique, Leto et ses compagnons, Flippo Buonaccorsi, Bartolomeo Platina et les autres se tournèrent vers la tradition romaine, étudiant particulièrement l'archéologie et la religion romaine ; ils s'inspirèrent du philosophe athée, partisan des plaisirs de cette vie : Epicure. A Naples, dans le milieu des humanistes qui entouraient Alphonse le Sage, avaient mûri les conditions dont résulta, en 1468, l'*Academia Pontaniana*, dirigée d'abord par Antonio Beccadelli, ensuite par le grand poète humaniste, Giovanni Pontano. Elle se consacra à l'étude de la poésie latine classique et de Virgile avant tout, tandis que l'*Academia Aldina*, constituée vers 1500 à Venise, s'assigna comme but l'exégèse des textes grecs et latins, conformément aux goûts personnels de son fondateur, l'imprimeur et philologue Aldo Manuzio.⁹

Ces initiatives du XV^e siècle se caractérisent par une activité encore fort limitée, marquée par tel ou tel grand érudit ou mécène, et orientée, en général, par les curiosités personnelles du fondateur ou du chef de file. Les réunions se tiennent presque sans exception dans la maison hospitalière du fondateur, ce qui reste d'ailleurs la règle au siècle suivant. Ces cercles qui ne disposent guère de structure ni d'organisation, n'emploient encore qu'occasionnellement ou pas du tout le nom d'«académie» : l'*Academia Platonica* est souvent désignée comme la *Platonica familia*, et l'*Academia Romana* figure aussi sous le nom de *Sodalitas*. Ils sont éphémères, et survivent rarement à la mort de leur fondateur ou de leur chef. Ces premières académies que nous venons d'énumérer ne tardèrent pas à disparaître. Mais l'idée même d'académie prit racine et, au XVI^e siècle, progressa irrésistiblement. Il s'agit alors d'un véritable mouvement déjà, particulièrement en Italie, à l'avant-garde de la culture, où, vers 1550, toutes les villes importantes possèdent déjà leur académie.

Même dans cette phase florissante du mouvement, les académies restent éphémères... Mais entre les organisations qui se succèdent, on observe une continuité indiscutable, comme le montre l'exemple de Florence.¹⁰ A peine l'*Academia Platonica* vient-elle de s'éteindre qu'une nouvelle société savante s'organise, vers 1505, dans l'*Orti Oricellari*, jardin de la famille Rucellai ; Machiavel en fera partie. Mais nous y trouvons aussi Francesco Cattani da Diacceto, le plus fidèle des disciples de Ficin, qui, après la mort du maître, développe et transmet la doctrine néoplatonique ficinienne ; la société compte aussi parmi ses membres Giambattista Gelli qui, après la dispersion du cercle de l'*Orti Oricellari*, sera un des membres fondateurs, en 1540, de l'*Accademia*

degli Umidi. Cette dernière, conformément au souhait du grand-duc Cosimo, devient, un an après, sous le nom d'*Accademia Fiorentina*, la première académie officielle et nationale du monde — nous y reviendrons —, dont un groupe dissident, mécontent de la direction bureaucratique, fonde, en 1582, l'actuelle *Accademia della Crusca*, modèle de toutes les académies modernes qui se consacrent au culte de la langue maternelle.

Pour illustrer la modestie des débuts, la sauvegarde de la tradition et le sens de la continuité, le meilleur exemple est cependant celui de l'*Accademia dei Lincei*, fondée le 17 août 1603 par un jeune aristocrate romain, Federico Cesi et trois de ses compagnons. Ils se proposaient d'interroger les secrets de la nature, et, comme cela passait pour chose suspecte dans l'État pontifical, ils se réunissaient dans le plus grand secret, dans un coin du palais Cesi. L'entreprise, peu sérieuse en apparence, ne dura pas longtemps, car les parents, suivant d'un œil désapprobateur les manigances ténébreuses de leurs rejetons, interdirent les réunions. Mais Cesi, secondé par l'unique compagnon qui lui restait des académiciens, élabora, en 1609, un nouveau programme, et se mit à recruter de nouveaux membres — avec un succès remarquable car, en 1610, Giambattista Della Porta fait déjà partie du groupe, et en 1611 Galilée. La première académie des sciences naturelles fonctionna en permanence jusqu'à 1630, quand la mort de Cesi et les préludes du procès de Galilée l'ont dissouté. Plus de cent ans plus tard, en 1745, il y eut quelques tentatives pour la ressusciter, mais qui n'aboutirent qu'en 1795 ; la *Lincei* est aujourd'hui l'académie nationale de l'Italie.¹¹

Ce caractère de mouvement que prit la création d'académies, et la présence permanente, toujours renouvelée de l'idée d'académie se manifestent clairement aussi au-delà des frontières de l'Italie, qui fut l'initiatrice. Limitons-nous au seul exemple de la France.

A l'origine nous trouvons, une fois de plus, l'Italie, plus exactement Venise où avait séjourné, en qualité d'ambassadeur de France, Lazare de Baïf, père du célèbre poète de la *Pléiade* ; il s'était lié avec l'académie d'Aldo Manuzio. Après son retour à Paris, il y invita un de ses membres, l'excellent philologue grec Gerolamo Aleandro, qui devint le maître et l'ami de Jean Dorat, père du mouvement académique français, qui forma toute une génération d'érudits au Collège de Coqueret. Ce cercle n'était pas encore une académie, mais on commença à le considérer comme tel ultérieurement, tout comme la *Pléiade*, célèbre groupe de poètes et de philosophes, constitué d'élèves de Dorat, qui apportait lui-même son concours. Ils tenaient leurs réunions dans la maison du jeune Baïf, y donnaient lecture de leurs œuvres dont ils discutaient ensemble. Il ne fallut plus qu'un pas pour que, sur l'initiative de Baïf, soit fondée, en 1570, la première académie française régulière et officiellement instituée. Cette *Académie de poésie et de musique* devint, pour quelques années, un véritable foyer de l'élite intellectuelle française.¹² Après la mort de Charles IX, protecteur de l'académie de Baïf, le nouveau roi rentré de Pologne, Henri III, organisa lui-même une *Académie de Palais*, composée essentiellement de membres de l'académie précédente. Elle fonctionna régulièrement entre 1576

et 1579, toujours sur les lieux de la résidence royale, avec la participation de personnalités aussi illustres que Ronsard, Pontus de Tyard, Baïf, Bodin, d'Aubigné, Du Perron, etc.¹³ Ces années sont celles d'une relative tolérance religieuse en France, ce qui explique la présence de l'indomptable huguenot que fut d'Aubigné. Quand les feux de guerres de religion se rallumèrent, celui-ci transplanta l'idée d'académie à la Cour de Navarre du futur Henri IV, dans la ville de Pau où Du Bartas, Du Plessis Mornay, Jean de Sponde et d'autres créèrent une académie d'esprit protestant. Par la suite, dans les deux dernières décennies du siècle, et au début du siècle suivant, vont se succéder en France aussi des groupes qui se dénomment académies ou des sociétés amicales de savants assumant une activité académique — jusqu'à ce que l'une d'elles, la compagnie hébergée par la maison de Valentin Conrart autour des années 1630, devienne, par la volonté de Richelieu, l'*Académie Française*. Cette institution qu'attendait un avenir si brillant apparut comme radicalement nouvelle ; pourtant ses organisateurs se réfèrent volontairement aux débuts du mouvement académique français. Les *Lettres patentes* consacrant la fondation de l'*Académie Française* font écho aux idées formulées quelques quatre-vingt ans auparavant, en 1549, par Du Bellay, dans le célèbre manifeste de la *Pléiade*, la *Défense et illustration de la langue française*.¹⁴

Au cours du XVI^e siècle, dans la seconde phase de l'histoire du mouvement, les académies continuent à se constituer, pour la plupart, dans la sphère privée, à partir de sociétés amicales, et le statut d'institution n'est toujours pas un critère de leur existence. Ainsi, par exemple, la société savante constituée à Padoue, dans la maison de Gian Vincenzo Pinelli, ne se transforma jamais en académie régulière, bien que Paolo Manuzio déclarât, et 1560, à propos de cette réunion d'« esprits divins » (dont Andreas Dudith) : « O che perfetta compagnia questa, si che merita nome di Accademia ». ¹⁵ Qu'aurait-il dit s'il avait su qu'un Sir Philip Sidney, un le Tasse, un Galilée fréquenteraient aussi le palais Pinelli ? La compagnie de l'*Orti Oricellari* ne s'était pas dotée de structures, non plus que la *Pléiade*, mais on observe déjà un effort général pour créer des institutions, calquées — pour les questions formelles — sur des sociétés déjà existantes de caractères divers : confréries religieuses, organisations estudiantines, corporations, etc. On se met à rédiger des statuts, à établir une hiérarchie parmi les administrateurs, à fixer des emblèmes (*impresi*), des noms symboliques et des fêtes.

Les plus anciens statuts académiques qui nous soient parvenus sont ceux de l'*Accademia degli Intronati* fondée à Sienne en 1525 ; ils ont été précédés par ceux que Giovanni Pontano avait rédigés pour l'académie napolitaine qui portait son nom, mais ceux-ci n'ont pas été conservés. ¹⁶ Le statut d'institution exigeait l'introduction de certains rites : l'*Accademia Platonica* fêtait ainsi l'anniversaire de Platon, et l'*Accademia Romana* de Pomponio Leto commémorait régulièrement celui de la fondation de Rome. A l'occasion de la mort de l'un des membres (et surtout des présidents — principes —) se répandit l'usage des discours funèbres et des publications in memoriam. On observe une tendance à l'hermétisme et au mystère : non seulement les

académies recevaient des noms singuliers au sens ésotérique, mais les membres eux-mêmes avaient leur nom d'académicien et l'insigne correspondant. Ainsi naquit toute une symbolique complexe, connue des seuls initiés, ce qui convenait parfaitement au goût maniériste de la seconde moitié du XVI^e siècle. La symbolique des jardins jouit d'une faveur particulière ; c'est le cas par exemple de l'*Accademia degli Ortolani* (académie des horticulteurs), qui fonctionnait vers 1540 à Plaisance, et dont les membres portaient chacun le nom d'une plante (Cipolla, Cocomero, Carota, etc.).¹⁷ Dans d'autres cas, c'est un arbre noble, tel le platane, qui devint le symbole de l'académie, et les réunions se tenaient à l'ombre de son feuillage épais. Déjà dans l'histoire des toutes premières proto-académies, il était fréquent que la société choisit un jardin, ou une villa entourée d'un parc, en dehors de la ville, comme lieu de réunion. Là le plaisir intellectuel s'accompagnait de la contemplation des beautés de la nature dont l'âme sortait rafraîchie ; on suivait l'exemple de l'Antiquité, ici aussi : l'Académie d'Athènes était située sur les jardins d'Akadémos, en dehors de la ville. Dans le vocabulaire de Juste Lipse, un des plus grands représentants de l'idée d'académie, le jardin devient même synonyme de l'académie : dans *De constantia*, l'auteur l'appelle la maison des Muses, la Schola de la Sagesse et l'Académie ombrageante. Et le groupe de savants qui entoure le penseur à Leyde porte le nom de Hortus Lipsii — jardin de Lipse.¹⁸

Dans le mouvement académique libre et spontané des intellectuels érudits régnaient un pluralisme idéologique et une grande tolérance religieuse : leur conflit avec le pouvoir politique ne pouvait tarder. Il éclata la première fois en 1468, quand les membres dirigeants de l'*Accademia Romana*, qu'on savait libertins et anticléricaux, furent accusés de conspiration politique contre le pouvoir pontifical. Certains réussirent à s'échapper, d'autres durent connaître les salles de torture de la prison pontificale. Heureusement pour eux, Paul II ne prit pas la chose au sérieux et, pensant qu'ils avaient voulu jouer les Catilinas, les libéra, les autorisant même à poursuivre — sous un contrôle sévère — leur activité, mais qui dut se limiter désormais à l'archéologie.¹⁹ Après la restauration des Médicis en 1513, ce fut le cercle de l'*Orti Oricellari* qui devint un des foyers de l'opposition républicaine à Florence, — ce n'est pas un hasard si Machiavel y donnait lecture des chapitres de ses livres en préparation. C'est de là que partit, en 1522, la conspiration, qui échoua, contre le cardinal Jules de Médicis, ce qui entraîna la fin de l'activité de la société, mais également, cette fois, coûta la vie à plusieurs des membres qui furent exécutés.²⁰ Les conjurés du complot dirigé en 1547 contre Pier Luigi Farnese, duc de Parme et de Plaisance, furent recrutés parmi les membres de l'*Accademia des Horticulteurs*, au nom pourtant si innocent. Si ceux-ci triomphèrent du tyran, l'académie ne lui survécut pas.²¹

Dans le climat de l'absolutisme naissant, la liberté du mouvement académique devint peu à peu impossible. Le pouvoir monarchique fortifié toléra mal l'indépendance de divers groupes de l'élite intellectuelle. Il entreprit de créer des

académies nationales centralisées ou, plus exactement, de transformer certains groupes en institutions publiques, tandis que les autres perdirent peu à peu de leur importance et devinrent de petites sociétés locales. Nous entrons là dans la troisième phase de la préhistoire des académies : au mouvement spontané des savants succède l'établissement par l'État d'académies. L'initiative revint au grand-duc Cosimo, ennemi de toute tradition démocratique et républicaine, qui créa l'*Accademia Fiorentina*,²² l'œuvre fut parachevée avec un esprit de conséquence remarquable par Richelieu, avec la fondation de l'*Académie Française*.²³ Ce changement entraîna naturellement une grande restriction de la liberté scientifique. Les nouveaux statuts de l'*Accademia Fiorentina* en 1547 interdisent par exemple aux académiciens de faire la lecture ou de publier leurs œuvres scientifiques ou littéraires sans l'approbation préalable des « censors ». Le 21^e § des statuts de l'*Académie Française* interdit toute discussion portant sur un sujet religieux ; le 22^e prévoit que les questions politiques et morales ne peuvent se traiter que dans un esprit conforme aux vues du roi.

L'étatisation eut naturellement aussi des avantages indiscutables. L'État prenait à sa charge désormais les frais de location, d'entretien de l'édifice, de chauffage, et subventionna l'édition. Le titre d'académicien n'était plus seulement un grade scientifique, mais aussi conférait un rang social, comportait des avantages matériels et juridiques. Tandis qu'auparavant, dans la phase de formation, la notion d'académicien était restée assez vague, et que les nouveaux membres se présentaient eux-mêmes, au lieu d'être élus par les anciens, maintenant l'effectif fut déterminé et l'élection suivait les lois rigoureuses de la politique culturelle de l'État.

Il est caractéristique cependant que l'initiative privée des savants, c'est-à-dire le mouvement spontané reste toujours la base de la fondation des académies. Ainsi la *Royal Society*, créée en 1660, eut pour origine, sur le modèle de l'*Académie Française*, une société privée et restreinte qui s'était organisée d'abord en 1645 à Londres, ensuite, à partir de 1648, à Oxford, pour fournir enfin, revenue à Londres en 1659, le noyau de la société royale. Les racines remontent, naturellement, beaucoup plus loin, dans ce cas aussi : le nom d'*Invisible College*, donné au groupe recruté en partie parmi les émigrés revenus de Pfalz, en Allemagne, trahit clairement que le mouvement académique anglais prend sa source parmi les Rose-Croix.²⁴ Mentionnons aussi un exemple allemand : en 1652, dans la petite ville allemande de Schweinfurt, quatre médecins, s'inspirant des exemples italiens, de celui de la *Lincei* surtout, fondèrent l'*Accademia Naturae Curiosorum*. Cette modeste société locale devint, dès 1672, la *Sacri Romani Imperii Academia Naturae Curiosorum*, mieux connue sous le nom de Leopoldina ; c'est elle qui, au XVIII^e siècle, fonctionna comme *Kaiserlich Leopoldinisch-Carolinische Deutsche Akademie der Naturforscher* et mena une œuvre de très haute valeur dans la recherche en sciences naturelles.²⁵

Au cours des premiers siècles de l'histoire des académies, le contenu même de l'idée d'académie subit d'importantes transformations. Les groupes humanistes du XV^e

siècle s'étaient tous constitués dans le but d'étudier l'héritage littéraire, idéologique et matériel de l'Antiquité redécouverte. Les études antiques furent ainsi le berceau de nos académies des sciences actuelles, il convient de le savoir. Naturellement, elles recouvraient alors la presque totalité des disciplines scientifiques, et servaient de base et de point de départ même pour les recherches portant sur la réalité contemporaine. L'étude des textes antiques impliquait une approche encyclopédique des sciences ; celle-ci caractérisa en effet l'activité des académies du XVI^e siècle. A l'*Accademia Aldina*, en dehors des questions philologiques, on discutait aussi des problèmes de médecine, et, dans le cercle de l'*Orti Oricellari*, les sciences politiques et militaires figuraient aussi à l'ordre du jour, grâce à Machiavel, — le point de départ restant toujours, naturellement, les auteurs antiques. L'*Accademia Fiorentina* s'illustra particulièrement par l'élargissement des activités scientifiques. Nous connaissons heureusement le registre des conférences académiques florentines prononcées entre 1540 et 1550 ; la thématique en est des plus variées, allant des sciences naturelles aux problèmes du droit, de la psychologie, de la langue à la littérature, etc. On y traita de l'anatomie, de la peinture, des planètes, du libre arbitre, de l'amour, des questions de grammaire et de stylistique et ainsi de suite.²⁶ Les problèmes de philosophie morale figurent en particulièrement grand nombre, ce qui correspond à leur poids accru dans la pensée philosophique de la seconde moitié du XVI^e siècle. Ils abondent aussi au programme des académies françaises, surtout à celui de l'*Académie de Palais* d'Henri III. C'est là également que se cristallisa le mieux, après l'*Accademia Fiorentina*, le genre le plus important jusqu'aujourd'hui de l'activité académique : le discours académique — *lezione accademica* —, suivi de questions et d'interventions. Nous connaissons plusieurs, dont ceux de Ronsard, de ces discours prononcés à l'académie d'Henri III. La plupart traitent des questions éthiques, telle la priorité des qualités intellectuelles ou morales, mais un discours de Pontus de Tyard, une des étoiles de la *Pléiade*, s'occupe par exemple du mouvement du ciel et confronte les systèmes ptoléméen et copernicien.²⁷ De même, il ne faut pas nous méprendre sur le nom de la première académie française, celle de Baïf : l'*Académie de poésie et de musique* doit être comprise au sens néoplatonicien, selon lequel la poésie est le support de tout savoir, et la musique celui de l'harmonie du monde, y compris de l'univers physique : la curiosité encyclopédique de la Renaissance se retrouve donc ici aussi.²⁸

L'apport le plus important de l'activité académique du XVI^e siècle reste cependant le progrès de la langue vernaculaire au détriment du latin. C'est le mouvement académique qui fit triompher la langue vulgaire dans la haute littérature et dans la science de toutes les nations cultivées, et c'est là, peut-être, son plus grand mérite, face aux universités fidèles au latin. Tandis qu'au XV^e siècle les discussions savantes se tenaient encore en latin, l'*Orti Oricellari* et, à sa suite, les autres académies italiennes adoptèrent l'emploi de l'italien, et une de leurs activités principales consista désormais à faire parler aux sciences la langue maternelle, « che le scientie tutte si potessino veder

in nostra lingua» — comme disent les actes de l'*Accademia Fiorentina*.²⁹ Pour atteindre un tel but, il fallut naturellement cultiver la langue vulgaire et l'élever au niveau des langues classiques. C'est alors qu'on découvre vraiment les grands prédécesseurs du XIV^e siècle, la triade Dante-Pétrarque-Boccace, que leurs textes deviennent, comme auparavant ceux des auteurs antiques, le point de départ dans le traitement des sujets scientifiques les plus divers, et que leur langue devient la norme. L'étude de leurs œuvres, l'analyse de leur langue, l'interprétation de leurs écrits constituent la tâche principale à laquelle se consacrent toutes les académies florentines de l'*Orti Oricellari* à la *Crusca*. Les Padouans ne sont pas en reste, eux non plus, dans le culte de leur langue, d'autant plus que le chef du mouvement académique à Padoue est ce même Speroni qui, avec son collègue Tomitano, écrivit les traités les plus importants du XVI^e siècle sur les droits et les qualités de la langue italienne.

L'exemple de l'Italie se répand ensuite partout, invitant au culte de la langue maternelle. Le prince Ludwig von Anhalt, qui a connu dans sa jeunesse, lors de ses études poursuivies à Florence, l'activité de la *Crusca*, fonda à Weimar, en 1617, la première académie allemande sous le nom de *Fruchtbringende Gesellschaft*, pour que « le haut allemand (Hochdeutsch) fût conservé le mieux possible, dans son état correct et exempt de mots étrangers» — comme disent les statuts.³⁰ En France, depuis la *Pléiade*, le mouvement académique partit également en lutte pour les droits de la langue maternelle ; les académies successives employèrent exclusivement le français dans leurs activités scientifiques et la première et la plus importante tâche de l'*Académie Française* fut la réglementation solide du français. Dans ses statuts on retrouve la phrase, déjà citée, des actes de la *Florentina* : il faut rendre la langue française susceptible « de traiter tous les arts et toutes les sciences ». ³¹

Il nous reste maintenant à situer, sur ce tableau, que nous avons esquissé, de l'histoire des académies européennes, les données relatives à la présence de l'idée d'académie en Hongrie et aux initiatives visant la création d'académies hongroises à l'époque de la Renaissance. L'entreprise peut paraître hardie, étant donné qu'on ne connaît aucune académie en Hongrie aux XV^e et XVI^e siècles. Mais nous avons vu que le mouvement académique ne se limite pas aux seules institutions possédant une organisation et des statuts. Nous avons pu enregistrer un bon nombre d'autres critères qui caractérisent les premiers groupes académiques, et la présence de quelques-uns de ceux-ci peut déjà nous autoriser à parler d'une « préhistoire » hongroise de l'idée d'académie.

Nous devons aussi tenir compte du fait que, même dans des pays mieux servis par la chance, on ne possède qu'un petit nombre de sources sur l'histoire ancienne des académies. Nous n'avons que des données indirectes sur la plupart des premiers groupes savants : mentions dans des lettres, dans diverses préfaces, éventuellement, ou dans des mémoires. Aucun acte ne consigna les réunions privées des érudits et, si, par hasard, il y eut quelques notes prises, personne ne se soucia de les conserver

régulièrement. Alors que les institutions vieilles de plusieurs siècles, comme les monastères et les universités, gardaient soigneusement leurs archives, même les académies officielles et instituées n'avaient aucune garantie de voir leurs actes conservés. La plupart disparurent rapidement et leur legs fut dispersé, et, si quelque chose en est parvenu jusqu'à nous, ce n'est que l'effet du hasard. Grâce à des sources indirectes, nous savons de plusieurs académies italiennes qu'elles avaient leurs statuts, mais on les cherche vainement aujourd'hui. Nous connaissons très mal les académies espagnoles du XVI^e siècle, malgré l'abondance des sources conservées sur la péninsule ibérique. Nous savons que divers groupes académiques existaient en Espagne déjà en 1560, mais les premières données sûres que nous possédions concernent l'*Academia de los Nocturnos*, fondée à Valence en 1591.³² Si nous avons des renseignements un peu plus détaillés sur la première académie française, ce n'est que grâce au critique du XVII^e siècle, Guillaume Colletet, qui, ayant découvert quelques pages du livre de l'académie (sorte de procès-verbal) chez Guillaume de Baïf, fils du fondateur, enregistra leur contenu.

Compte tenu des proportions catastrophiques de la destruction des sources écrites hongroises de la Renaissance, on peut avancer sans exagération que, même s'il y avait eu une académie régulière en Hongrie au XVI^e siècle, nous n'en saurions probablement pas grand-chose.

Nous serions heureux de connaître au moins des groupes qui se disaient des académies. Nous ne pouvons pas compter sur cela non plus, car, au XV^e siècle, ce nouveau terme venait tout juste de s'implanter, même en Italie, mais bientôt le nom d'académie, commença à désigner — sauf en Italie et en France —, plutôt l'université. C'est l'université de Wittenberg qui reçoit la première, en 1511, le nom d'« Academia », et, vers le milieu du siècle, on commence à mentionner sous le nom d'*Academia Istropolitana* l'éphémère université fondée à Presbourg par Mathias Corvin en 1467. Les protestants hongrois qui, aux XVI^e et XVII^e siècles, font leurs études à l'étranger, ne parlent jamais d'universités, mais d'académies à propos des institutions fréquentées, et, quand János Apáczai Csere rédige son célèbre memorandum sur « Les moyens de fonder enfin une Académie dans la nation hongroise » (*A magyar nemzetben immár elvégtére egy Academia felállításának módja és formája*), ce n'est pas une académie, mais une université qu'il propose de donner à la patrie. Selon le dictionnaire d'Albert Szenczi Molnár, le mot academia signifie en hongrois « híres schola » (école célèbre); c'est ainsi que Balassi et Rimay ont pu appeler Eger « celeberrima militaris academia », ce que Balassi traduisit en hongrois par « vitézeknek ékes iskolája » (école illustre des preux).³³ Dans les milieux protestants, l'académie, en tant qu'assemblée de savants, fut désignée par le mot société ou ses synonymes : Fruchtbringende Gesellschaft, Royal Society, Litteraria Societas chez Mátyás Bél, et même quand Széchenyi offre ses revenus, ce n'est pas à l'Académie Hongroise des Sciences, mais à la Société Hongroise des Savants.

Il nous faut donc renoncer à chercher le nom d'académie, et reconnaître les antécédents hongrois dans les groupes d'érudits des XV^e et XVI^e siècles qui présentent l'un ou l'autre des critères de l'activité académique propre à la Renaissance. Nous en trouvons un grand nombre, et déjà très tôt.

Le premier groupe hongrois de savants humanistes — composé encore, il est vrai, en majorité d'étrangers —, se forma dans la maison de János Vitéz à Buda, dans la première moitié des années 1440, c'est-à-dire peu après les premières expériences italiennes du mouvement académique. Leur activité est décrite, d'après le récit de Grzegorz de Sanok, père de l'humanisme polonais, par Filippo Buonaccorsi, Callimachus Experiens de son nom d'académicien, ancien membre conspirateur de l'*Academia Romana* qui s'était réfugié chez le prélat polonais.³⁴ Callimachus mentionne comme membres, en dehors de Vitéz et de Grzegorz de Sanok, le vieux Pier Paolo Vergerio et le poète chypriote Filippo Podocataro ; nous pouvons sûrement ajouter aussi un autre humaniste polonais qui séjournait alors à Buda et entretenait des relations étroites avec Vitéz, Mikolaj Lasocki, et même, pour la durée de son séjour au moins, un autre illustre représentant, à côté de Vergerio, de l'humanisme italien, Giuliano Cesarini qui eut une fin tragique.³⁵ La maison de Vitéz fut « l'asile des sciences » (*literarum asyllum*) selon Callimachus, et l'on s'y livrait à des concours oratoires et poétiques, soit à des « exercitationes » littéraires, sous l'arbitrage de Vitéz ; de plus : « *assiduae inter eos disputationes erant variaeque interrogationes* » — il y eut entre eux des discussions assidues et des interrogations diverses (questions soulevées). *Exercitatio, disputatio, interrogatio* : ce fut aussi l'activité des proto-académies italiennes de l'époque, en dehors de l'étude et de l'annotation des textes antiques. Ces dernières ne manquaient pas non plus au programme de la société de Vitéz : les nombreuses notes marginales des livres qui proviennent de sa bibliothèque témoignent non seulement de l'érudition et de l'activité philologique de leur propriétaire, mais aussi, probablement, d'un travail collectif de savants. Dans le codex qui contient l'*Astronomicon* de Marcus Manilius, Vitéz nota lui-même qu'il l'avait lu et annoté avec Galeotto Marzio.³⁶ Cela s'était passé en 1469, à Esztergom, l'assemblée savante de Vitéz — dont les membres changeaient sans cesse — ayant suivi son chef dans sa Cour de Várad, puis dans celle d'Esztergom. Les réunions tenues dans la bibliothèque de Várad sont mentionnées par l'évêque Nicolaus Machinensis qui, comme il le dit, avait passé l'hiver de 1463 « de la manière la plus gaie et la plus agréable, le plus souvent dans la merveilleuse bibliothèque de Vitéz, en la compagnie de plusieurs hommes fort savants ». ³⁷ Quant au groupe d'érudits qui se réunissaient à Esztergom en 1467, même les premières académies italiennes auraient pu en être jalouses : on y trouve János Vitéz, Janus Pannonius, Galeotto Marzio, Regiomontanus, Martyn Bylica, Giovanni Gatti et même, quelquefois, le roi humaniste Mathias, discutant de problèmes divers, annotant de vieux livres et observant le mouvement des étoiles. Cette dernière occupation, et, plus généralement,

l'importance attribuée aux sciences naturelles assurent au groupe savant de Vitéz une place toute particulière parmi les premières formations académiques.³⁸

Ce qui atteste entre autres que l'idée d'académie est ici bien présente, c'est que plusieurs des participants avaient eu des relations directes avec les premières académies italiennes. Gatti et Regiomontanus avaient fréquenté l'*Academia Bessariana* et venaient directement de l'entourage du cardinal lorsqu'ils arrivèrent à Esztergom. Nous savons aussi que Janus Pannonius avait pris contact en 1458 à Florence avec Argyropoulos et Donato Acciaiuoli, deux personnalités importantes du *Chorus Achademiae Florentinae*, et on peut supposer qu'il avait participé aux réunions de cette société. C'est ce que laisse du moins croire le compte rendu de Vespasiano da Bisticci, selon lequel Janus « rencontra tous les hommes savants de Florence et se lia avec eux ». Il s'était déjà rendu, en 1458, à Careggi, futur siège de l'*Academia Platonica*, où il avait été reçu par le grand Cosimo, et il n'est pas exclu qu'il y soit retourné plus tard, en 1465, quand l'Académie fonctionnait déjà, puisque son amitié avec Ficin date de cette année.³⁹

La première tentative hongroise de faire vivre une académie partagea le destin de ses homologues italiens et disparut, avec son fondateur Vitéz, à la suite d'une conspiration politique. Mais vers la fin des années 1470, un nouveau groupe de savants se constitua à la Cour même du roi Mathias. La figure centrale en fut sans doute Francesco Bandini, ancien membre de l'académie platonicienne de Florence, qui s'était installé à Buda et assura un contact permanent entre Ficin et ses disciples d'une part, et les humanistes hongrois et italiens de Buda d'autre part, tant et si bien que ces derniers essayèrent même d'attirer le maître en Hongrie — comme auparavant Mathias, qui avait failli obtenir, sur la proposition de Janus, probablement, qu'Argiropoulos s'installât en Pannonie.⁴⁰ Les cadres de cette étude ne nous permettent pas d'examiner dans les détails et de trancher la question de savoir en quoi et dans quelle mesure correspond aux critères d'une académie la vie intellectuelle florissante qu'arbitrait la Cour de Buda et particulièrement la bibliothèque Corvina. Il faut nous garder de confondre l'activité académique avec la magnificence des cours. La présence plus ou moins longue de nombreux humanistes hongrois et italiens remarquables — que je ne peux énumérer ici —, l'apparition du genre du symposium,⁴¹ et le contact permanent avec les milieux académiques italiens rendent cependant plus que probable qu'il y eut à Buda aussi des réunions académiques régulières. En tout cas, l'idée d'académie a pris racine en Hongrie car, peu après la mort du roi et le départ de la plupart des humanistes italiens, un nouveau groupe de savants se constitua, disposant déjà d'une certaine organisation, la *Sodalitas Litteraria Danubiana*.

L'initiative était venue de l'extérieur, et la plupart des participants étaient des étrangers, mais l'humanisme hongrois s'articula désormais sur le mouvement académique international. L'organisateur de la société, Conrad Celtis, avait connu, lors de son séjour en Italie, l'activité de l'*Academia Platonica* et de l'*Academia Romana*

et, sur le modèle de celles-ci, il projeta la fondation, en Allemagne, d'une académie platonique. C'est à Heidelberg d'abord, qu'il créa une société d'érudits, ensuite, appelé, en 1497, à la chaire de l'université de Vienne, il y organisa sans tarder la *Sodalitas Litteraria Danubiana*⁴². Cette année même celle-ci fit paraître à Vienne sa première publication dédiée à Celtis : l'œuvre pseudo-aristotélique intitulée *De mundo ad Alexandrum*. Parmi les présentateurs figurent plusieurs humanistes étrangers qui séjournaient en Hongrie, tels Girolamo Balbi, Jan Šlechta, Augustinus Moravus Olomucensis ; le président, c'est-à-dire le princeps, était hongrois : c'était János Vitéz junior, évêque de Veszprém, qui était alors administrateur de l'évêché de Vienne. Les humanistes de Buda invitèrent Celtis à la fin de l'année dans la capitale hongroise, et ne manquèrent pas, à titre de *captatio benevolentiae*, de faire mention des vins de Szerém. La visite eut effectivement lieu, et permit la création à Buda d'une filiale, d'un *contubernium* comme on disait, de la *Sodalitas*.⁴³ Le nom *contubernium* fut souvent utilisé pour désigner des groupes académiques ; Callimachus appela ainsi par exemple la société réunie dans la maison de Vitéz au début des années 1440. Le groupe de Buda est aussi mentionné sous le nom de « *coetus* », par le grand poète tchèque Bohuslav Lobkovic Hasištejnski par exemple, qui, dans une lettre adressée à Jan Šlechta, le désigne aussi par le terme d'« *academia* », quand il prend congé de son ami par ces mots : « *Vale et tecum tota academia* ». La plupart des renseignements qui nous sont parvenus sur les réunions régulières de cette *sodalitas*, ou *contubernium*, *coetus*, ou, si on veut, *academia* de Buda, viennent également de Lobkovic qui, lors de son séjour à Buda de 1502 à 1503, avait pris — comme il l'écrit — grand plaisir à fréquenter la société des fidèles de Phoebus et de Minerve.⁴⁴

La *Sodalitas* disparaît vers les années 1510, et les événements tragiques des décennies suivantes ne favorisèrent pas l'épanouissement du mouvement académique hongrois. Les recherches futures devront encore déterminer s'il y eut quelque continuité, à la façon des rivières souterraines, entre la *Sodalitas* et le mouvement académique qui prit un nouvel élan à partir des années 70. Une telle entreprise ne paraît pas stérile, si nous pensons aux réunions savantes à la résidence de György Szathmári à Pécs, aux humanistes rassemblés à la Cour de Ferenc Várdai à Gyulafehérvár, ou aux rapports personnels et littéraires entre Jacobus Piso (ancien membre de la *Sodalitas*) et Georg Wernher d'abord, et entre ce dernier et Zsigmond Gyalui Torda ensuite. Ce qui est certain, c'est que dans les années 1550 et 1560, dans l'entourage de Miklós Oláh, archevêque et chancelier, apparaît une génération d'excellentes humanistes qui sera à l'origine, au début des années 1570, d'une nouvelle société dont le fonctionnement répondra de façon indiscutable aux critères de l'activité académique.

Il s'agit du groupe savant de Presbourg d'István Radéczy, évêque d'Eger, et lieutenant général du royaume, qui se réunissait dans le jardin du prélat humaniste — véritable *hortus Musarum* déjà —, à l'ombre d'un tilleul dédié à Apollon.⁴⁵ Les participants les plus remarquables ont tous des rapports étroits avec le mouvement académique

international. Le plus illustre, János Zsámboky, avait été l'élève de Dorat à Paris, en 1551, et avait même prononcé une conférence au Collège de Coqueret, ce berceau du mouvement académique français ; plus tard, à Padoue, à Florence et à Rome, il fréquenta plusieurs sociétés académiques et lia des amitiés durables avec des membres aussi éminents des académies italiennes que le padouan Robortello, le florentin Vettori et le romain Fulvio Orsini.⁴⁶ Un autre participant, Miklós Istvánffy, qui consacra plusieurs poèmes au célèbre tilleul et au groupe humaniste, avait été membre, lors de ses études à Padoue, de la sodalitas poétique qui se réunissait à la Villa Noniana, sous le fameux platane de Pietro Bembo — c'est peut-être lui qui suggéra l'idée du tilleul symbolique.⁴⁷ L'excellent philologue flamand installé à Presbourg, Nicasius Ellebodus, avait été, pour sa part, un des membres prépondérants de la société déjà mentionnée, de Gian Vincenzo Pinelli, digne du titre d'académie ; il conserva jusqu'à la fin de sa vie des relations avec les milieux académiques padouans.⁴⁸ Bien que les poèmes d'Istvánffy, principales sources de nos connaissances sur « l'académie du tilleul » de Presbourg, exaltent surtout l'activité poétique en latin du groupe — comme il sied dans ce genre —, les discussions ont probablement embrassé tout l'éventail des sciences. Zsámboky et Ellebodus furent parmi les meilleurs éditeurs et commentateurs des textes antiques, le second surtout de ceux d'Aristote, mais ils étaient aussi médecins, tout comme leur ami presbourgeois, le poète Purkircher,⁴⁹ et nous savons aussi qu'ils s'occupaient de sciences naturelles. C'est ce qui put fonder leur amitié avec l'un des fondateurs de la botanique moderne, Clusius, qui séjourna à Vienne entre 1573 et 1588, fit de fréquents voyages en Hongrie, et devint une sorte de membre associé du cercle presbourgeois.⁵⁰ Dans un sens plus large, nous pouvons aussi compter parmi les membres l'aristocrate hongrois le plus cultivé de l'époque, le savant Boldizsár Batthyány, et le professeur viennois Elias Corvinus, ancien condisciple à Padoue de Purkircher et d'Ellebodus, qui s'adonnait avec Batthyány à des expériences alchimiques, et qui consacra également un poème au célèbre tilleul.⁵¹ Malgré l'absence de statuts, d'une liste des membres, et même d'un nom permanent que le groupe se serait donné, la société qui se réunit régulièrement sous le tilleul presbourgeois doit être considérée comme l'assemblée académique hongroise la plus importante depuis le cercle de János Vitéz.

Si nous laissons de côté cette fois l'examen des initiatives de l'époque en Transylvanie, l'étape suivante du mouvement académique hongrois sera la société hongroise qui fonctionna à Wittenberg dans la seconde moitié des années 1580. Le coetus des jeunes Hongrois qui poursuivaient leurs études dans la ville de Luther et de Melancthon assumait, depuis sa création en 1555, en dehors de tâches sociales et de la défense des intérêts de ses membres, la formation de ceux-ci, par des séances régulières de discussions, portant principalement sur des questions théologiques.⁵² Dans les années 80, cette activité atteignit provisoirement un niveau plus élevé, déjà scientifique, probablement grâce à la présence simultanée de plusieurs étudiants exceptionnellement

doués. Un autre fait dut aussi y concourir : tandis qu'auparavant les fils d'aristocrates hongrois n'étaient venus qu'exceptionnellement à l'université de Wittenberg, entre 1586 et 1589 on en compte plusieurs qui voulurent bien sans doute se charger des frais indispensables à l'activité plus exigeante de la société. On peut observer en Italie aussi que, de temps en temps, un étudiant noble, qui assume le rôle de mécène, se trouve à l'origine de la création d'une académie, ou d'un groupe académique. Nous pouvons attribuer un rôle semblable à Mihály Forgách, arrivé en 1587 de Strasbourg à Wittenberg, dont l'oncle, Imre Forgách, finançait alors les études que poursuivaient dans cette ville plusieurs jeunes Hongrois doués, et assumait les frais de plus d'une publication scientifique, telle l'*Album Zrínyi*.⁵³ En tout cas, c'est avec l'apparition de son neveu que commence une nouvelle forme d'activité dans la société : les discours académiques. Nous avons vu que ces derniers, avec les discussions qu'ils entraînaient, devinrent, dans la seconde moitié du siècle, la forme principale de l'activité académique. Nous connaissons cinq discours académiques prononcés au cœtus hongrois de Wittenberg, entre 1587 et 1589 qui furent tous publiés. Il n'y en a qu'un seul qui porte sur un sujet théologique, les autres traitent de questions de philosophie, de philosophie naturelle ou de philosophie morale ; il ne s'agit donc pas de disputes, exercices habituels qui accompagnaient l'enseignement théologique. Remarquons aussi que les auteurs, à une exception près, ne sont pas des bourgeois venus de bourgades et se destinant à la profession de prédicateur, mais des nobles.⁵⁴ Cette initiative dut avoir un écho important car, en 1589, le professeur, de Leipzig, Matthaëus Dresser, à l'occasion du départ d'un des étudiants hongrois, exalta longuement, dans sa lettre d'adieu, les discours et les discussions du cœtus, fort profitables pour l'érudition et la sagesse.⁵⁵

Des cinq discours académiques de Wittenberg, le premier et le dernier furent prononcés par Mihály Forgách lui-même, l'un sur la pérégrination, et l'autre sous le titre de *De magnanimitate*.⁵⁶ Ce dernier sujet avait déjà inspiré, sous le même titre, un discours prononcé à l'*Académie de Palais* d'Henri III,⁵⁷ ce qui prouve également que l'entreprise de Forgách et de ses compagnons s'insère dans le contexte international des tentatives académiques. Du point de vue des conséquences, le geste le plus important de Forgách fut cependant une lettre qu'il adressa de Wittenberg à la plus grande autorité de l'humanisme tardif européen, Juste Lipse qui, non seulement prit la peine de lui répondre, mais publia aussi sa lettre en 1590, dans le second volume de sa correspondance.⁵⁸

Cette lettre, devenue à juste titre célèbre, fut connue en Hongrie en 1592, alors que Forgách, déjà revenu d'Italie, séjournait dans le château de Trencsén de son oncle Imre. C'est là qu'accoururent, avec la correspondance imprimée de Lipse, Péter Révay, premier historien et théoricien de la sainte couronne hongroise, rentré depuis peu de Strasbourg, et le jeune János Rimay qui reconnut, mieux que personne, l'importance de la lettre adressée à Forgách.⁵⁹ C'est que la lettre du jeune baron hongrois, à la

culture étendue et raffinée, avait fourni un prétexte à Lipse pour formuler sa position concernant la véritable noblesse et la vocation de l'aristocratie. Comme il n'avait guère estimé jusque là les membres de la classe dominante, son idée, selon laquelle c'est de celle-ci que devaient sortir « les hommes appelés à gouverner l'État » était nouvelle. La condition en est cependant une véritable noblesse, assurée non par la gloire des aïeux, mais seulement par les « studia litteraria ac sapientiae ». L'idée humaniste de la « vera nobilitas » était connue depuis longtemps en Hongrie, mais les Hongrois, et particulièrement les aristocrates élevés dans l'univers de la Renaissance, s'efforçaient de la mériter par leur vaillance, plutôt que par leur savoir. La compagnie, composée surtout de jeunes aristocrates qui se sentaient une vocation politique, mais s'y préparaient non par la carrière militaire, mais par des études humanistes, se réjouit à juste raison, en ce mois d'août 1592, à Trencsén, de l'encouragement et de la justification que leur apportait le message du grand savant. D'autant plus qu'ils sentaient que ce message s'adressait directement aux Hongrois, à eux-mêmes. C'est que Lipse avait remarqué que la lettre qu'il avait reçue avec tant de plaisir, venait justement d'un jeune aristocrate hongrois. Forgách n'avait pas manqué d'insister dans sa missive : « quaeritur, ut noscas esse etiam in gente nostra Martius potius quam Palladis studiosa, qui te colant admirentur, suspiciant » ; et Lipse répondit à l'éloge de son admirateur hongrois par cette question enthousiaste : « ille vester remotus, et vere Martialis tractus, educat ac profert Palladias istas proles ? »⁶⁰

Le vieux topos, selon lequel les Hongrois s'adonnent aux armes plutôt qu'aux sciences, reçut alors un sens nouveau : la nation de Mars devait être gouvernée par les fils de Pallas, une élite humaniste recrutée dans la noblesse, et qui devait se préparer à sa mission par l'étude de la littérature et des sciences. Par son heureuse formule, l'humaniste flamand disait tout haut ce que la petite compagnie de Trencsén et ses alliés absents pressentaient ou pensaient en secret.

Cela nous conduit à une nouvelle étape du mouvement académique hongrois. Si les deux Forgách, Révay et Rimay, ne dressèrent pas de procès-verbal ni, à notre connaissance, s'élaborèrent de statut, leur rencontre ressemble pourtant à ce que fut la fondation des académies à la Renaissance. Rappelons que des académies devenues aussi célèbres que la *Lincolniensis* ou la *Leopoldina* naquirent des réunions privées de quatre personnes seulement. La lettre que Rimay adressa à Juste Lipse, le 20 août 1592, sur les lieux mêmes de leur rencontre, et dans laquelle il lui rend compte de leurs discussions, témoigne en tout cas d'une certaine conscience de groupe.⁶¹ Il appelle leur société « notre troupe » (*nostra turba*), et il n'entend pas par là la réunion occasionnelle de quelques amis : le prouve le fait que, trois ans plus tard, dans la célèbre lettre de recommandation qu'il adresse à Kristóf Darholcz, il énumère de nouveau les mêmes noms, y ajoutant ceux de membres plus récents, tel celui de Miklós Istvánffy, ancien participant des réunions du jardin presbourgeois, et fait mention de « la famille de ceux qui se consacrent, comme eux, à l'étude des humanités ».⁶² Cette fois il nomme le

groupe, employant la formule lipsienne : proles Palladias — fils de Pallas. La fameuse lettre de Lipse devint le fil conducteur de leur activité, une sorte de manifeste ; son prestige fut tel, qu'ils la firent transcrire en vers par Johannes Bocatius.⁶³ Ils choisirent aussi les sujets de leurs discussions conformément au programme lipsien : selon les lettres de Rimay, on traita surtout des questions de philosophie morale et de théorie politique.

Nous savons peu de chose concernant les réunions des fils de Pallas ; la distance qui séparait leurs domiciles respectifs ne dut pas les faciliter. Rimay, dans sa lettre à Darholcz que nous avons déjà mentionnée, parle cependant de ces réunions qui se tenaient probablement dans les manoirs du comitat de Sáros. Plusieurs des membres vivaient là, à une distance de quelques heures les uns des autres, tels Darholcz lui-même et son savant prédicateur de cour, János Tolnai Balog, Bocatius, maître d'école à Eperjes, Zsigmond Péchy, auteur de l'un des discours académiques de Wittenberg, et Mihály Forgách lui-même venait souvent séjourner dans la maison de son père à Hertnek. De plus, le comitat de Sáros reçut, entre 1592 et 1594, les visites fréquentes de Bálint Balassi, le plus grand de son temps, qui venait voir son fils élevé chez sa sœur.

Le poète de Vénus et de Mars, qui était déjà alors disciple de Mars et de Pallas, l'ancien étudiant du collège de Braunsberg, Balassi, qui lisait Machiavel et s'intéressait à la théorie politique, apparaît dans les écrits de Rimay comme le princeps de l'académie que constituaient les fils hongrois de Pallas. En tout cas, Rimay essaya de le faire apparaître comme tel, dans sa lettre adressée à Darholcz, dont nous savons qu'elle servit de préface à l'épicedion consacré au poète mort au champ d'honneur. Aussi les fils de Pallas, énumérés dans la lettre, figurent-ils comme les « dignes héritiers de son éternelle gloire naturelle ». Cette gloire revient à Balassi non seulement parce qu'il répondait à l'idéal lipsien, et que, aristocrate savant, « il fut un soutien puissant de notre État chancelant et près de tomber en ruine », mais aussi parce qu'il « imprégna notre langue du miel de la rhétorique et l'éleva au sommet de l'éloquence ».

Nous arrivons là à l'étape la plus importante de la pensée académique : à la nécessité reconnue et au programme du culte de la langue maternelle. Relativement tard, par rapport aux Italiens et au Français, en Hongrie aussi fut finalement inscrit à l'ordre du jour le passage du latin au hongrois. Une littérature de langue hongroise existait déjà depuis longtemps, mais il n'y avait pas d'éloquence hongroise, et la langue des œuvres hongroises ne pouvait rivaliser avec la richesse du latin classique, n'étant pas encore « imprégnée du miel de la rhétorique ». C'est pour cela que le latin resta dominant, jusque dans les années 1590, dans le mouvement académique hongrois, et seuls les fils de Pallas commencèrent à passer au bilinguisme et, plus tard, s'efforcèrent consciemment, suivant l'exemple de Balassi et l'initiative de Rimay, d'employer exclusivement la langue maternelle.

Le souci de cultiver la langue hongroise remontait déjà à un passé de plusieurs décennies, depuis Gábor Pesti, Sylvester et Bornemisza jusqu'à Balassi, mais seule

l'œuvre de ce dernier, le cycle de Julia en particulier et les poèmes ultérieurs, fournirent la preuve que « notre langue fort rude pouvait revêtir une robe plus convenable ». ⁶⁴ Avec cette reconnaissance, Rimay entra dans le sillage des académies italiennes du XVI^e siècle, de la *Pléiade* et du mouvement académique français qui lui succéda, fut le contemporain de ceux qui, en Espagne et en Angleterre, firent des efforts semblables, et précéda les Allemands, chez qui Opitz allait bientôt professer les mêmes idées. Comme l'avaient fait les Italiens de Pétrarque, les Français de Ronsard, les Espagnols de Garcilaso de la Vega, Rimay fit de Balassi un modèle à suivre. Il développa cette théorie dans un écrit en hongrois, impossible à dater avec précision, qui est le document le plus mûr du mouvement académique hongrois de la Renaissance, mais en est aussi le chant de cygne, malheureusement ; c'est la préface qu'il écrivit pour les poèmes de Balassi. ⁶⁵

Il y caractérise le XVI^e siècle comme l'époque de la diffusion des sciences et de l'illustration de « la langue du doux pays de chacun », il souligne ainsi ce qui était le but et le mérite principal du mouvement académique. Et que ce « cadeau » fut aussi le partage de la langue hongroise, ce sont « les chants savants écrits par un cerveau érudit... feu M^{onsieur} Bálint Balassi, sieur de Gyarmat » qui en témoignent. Selon Rimay, la poésie, telle que l'avait cultivée Balassi — et conformément à la conception platonisante des académies italiennes et françaises — est une science dans laquelle le poète « avait conservé et l'or brillant et resplendissant de la théologie... et le nectar de la philosophie » et, par là, « avait élevé notre langue indigente et nécessiteuse, qui n'eût pu approcher auparavant le Parnasse, . . . à une vertu, un courage, un honneur et une intelligence tels... qu'elle peut désormais comprendre la parole des Muses chantant à l'ombre plaisante de la forêt de l'Hélicon, et peut même converser avec elles ». Voilà la définition d'une poésie savante de langue hongroise égalant les Antiques : l'équivalent hongrois des programmes de la *Fiorentina*, des académies padouanes, de la *Pléiade* ou de l'*Académie de poésie et de musique*.

Le mouvement académique hongrois, évoluant parallèlement avec ceux des pays plus développés, arriva, à la fin du XVI^e siècle, au seuil de la fondation d'institutions. Malgré ses résultats modestes, il n'est pas très en retard par rapport aux autres nations européennes. L'Italie mise à part, seule la France possède des académies au XVI^e siècle, et encore à partir de 1570 seulement ; sinon, il n'y a d'académie régulière qu'en Espagne, la première datant de 1491. Chez les Anglais, les Allemands et les Polonais, le mouvement académique à la Renaissance ne présente que des groupes encore non structurés, pareils à ceux des Hongrois, et des tentatives témoignant que l'idée d'académie mûrit peu à peu. Si l'on considère les débuts, le contubernium de János Vitéz, la Hongrie se distingue même par une initiative surprenante par sa précocité.

Cela ne peut cependant pas compenser l'absence du pas décisif, la fondation d'une académie. A la société de Rimay succède une carence de plus d'un siècle, sinon du travail intellectuel, du moins de sa forme académique ; mais aux XVI^e et XVII^e siècles,

les académies étaient les forces organisatrices les plus importantes de la vie scientifique, et c'est à cela que la Hongrie dut renoncer. Il manquait une condition fondamentale : la présence permanente, dans un espace géographique restreint, d'un nombre suffisant d'intellectuels érudits aux conditions d'existence assurées. Sans cela, une académie régulière, même privée, ne pouvait exister. A plus forte raison, il ne pouvait pas être question d'une académie d'État au service des intérêts nationaux.

Bien qu'il soit impossible de rétablir la continuité entre le mouvement académique hongrois précoce et les nouvelles tentatives qui se manifestèrent au XVIII^e siècle, nous devons considérer comme des antécédents de l'académie hongroise actuelle la préhistoire hongroise de l'idée d'académie, et les efforts, dignes de notre estime et de notre souvenir, des prédécesseurs des XV^e et XVI^e siècles : ceux de János Vitéz, de János Zsámboky, de Mihály Forgách, de János Rimay et des autres grâce auxquels, durant un siècle et demi, ne fût-ce que dans un milieu restreint, les studia litteraria ac sapientiae et leur forme académique se maintinrent, en Hongrie, au niveau des pays plus avancés.

Notes

1. *A Magyar Tudományos Akadémia másfél évszázada. 1825-1975*, éd. Zsigmond Pál Pach (Budapest, 1975).
2. Ágnes R. Várkonyi, « A Magyar Tudományos Akadémia megalapítása 1825-1831 », *ibid.*, p. 15.
3. Joseph Ben-David, *The Scientist's Role in Society* (Englewood Cliffs [New Jersey], Prentice-Hall, 1971), pp. 59-60; August Buck, « Die humanistischen Akademien in Italien » in *Der Akademiegedanke im 17. und 18. Jahrhundert*, Hrsg. Fritz Hartmann, Rudolf Vierhaus (Bremen-Wolfenbüttel, 1977), p. 11 (Wolfenbütteler Forschungen 3); Ezio Raimondi, « Introduzione » in *Università, Accademie e Società scientifiche in Italia e in Germania dal Cinquecento al Settecento*, éd. Laetitia Boehm, Ezio Raimondi (Bologna, 1981), pp. 7-19 (Annali dell'Istituto storico italo-germanico in Trento, 9).
4. Voir la synthèse monumentale des données relatives à l'histoire des académies italiennes: Michele Maylender, *Storia delle Accademie d'Italia, I-V* (Bologna, 1926-1930; repr. Bologna, 1976).
5. Cfr. Peter Eckhard Knabe, « Die Wortgeschichte von Akademie », *Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen*, CCXIV (1977), pp. 245-261.
6. Maylender, *op. cit.* V, pp. 418-420.
7. *Ibid.*, II, pp. 84-93; Buck, *op. cit.*, p. 12.
8. Arnaldo Della Torre, *Storia dell'Accademia Platonica di Firenze* (Firenze, 1902); Buck, *op. cit.*, pp. 13-14.
9. Maylender, *op. cit.*, I, pp. 443-448; IV, pp. 320-337; I, pp. 125-130; Buck, *op. cit.*, pp. 15-16.
10. Armand L. de Gaetano, « The Florentine Academy and the Advancement of Learning through the Vernacular : The Orti Oricellari and the Sacra Accademia », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, XXX (1968), pp. 20-52; Id., *Giambattista Gelli and the Florentine Academy. The Rebellion Against Latin* (Firenze, 1976), pp. 87-136 (le chapitre IV du livre est une variante revue et corrigée de l'étude précédente).
11. Maylender, *op. cit.*, III, pp. 430-503; Giuseppe Olmi, « In esercizio universale di contemplazione, e pratica: Federico Cesi e i Lincei », in *Università, Accademie...*, *op. cit.* dans la note 3, pp. 169-235.
12. Frances A. Yates, *The French Academies of the Sixteenth Century* (London, 1947; repr. Nendeln [Liechtenstein], 1973).

13. Robert J. Sealy, S. J., « The Palace Academy of Henry III », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance* XL (1978), pp. 61–83; variante augmentée parue en livre: *The Palace Academy of Henry III*, (Genève, 1981) (Travaux d'Humanisme et Renaissance, CLXXXIV).
14. Jürgen von Stackelberg, « Die Académie Française », in *Akademiegedanke...*, *op. cit.* dans la note 3, pp. 27–34.
15. Pierre Costil, *André Dudith, humaniste hongrois. 1533–1589* (Paris, 1935), p. 94.
16. Maylender, *op. cit.*, III, p. 350; IV, p. 335.
17. Alessandra Del Fante, « L'Accademia degli Ortolani », in *Le corti farnesiane di Parma e Piacenza, 1545–1622*, II, éd. Amedeo Quondam, (Roma, 1978), pp. 149–170.
18. Cfr. Terry Comito, *The Idea of the Garden in the Renaissance* (New Brunswick, [New Jersey], 1978), pp. 64–88.
19. Gioacchino Paparelli, *Callimaco Esperiente (Filippo Buonaccorsi)*, 2 éd. (Roma, 1977), pp. 35–61.
20. De Gaetano, *Giambattista Gelli...*, p. 17.
21. Del Fante, *op. cit.*, pp. 169–170.
22. L'académie de Cosimo, première expérience importante d'une politique culturelle d'État à l'époque moderne, a inspiré de nombreuses études récentes: De Gaetano, *The Florentine Academy...*, *op. cit.* dans la note 10; Michel Plaisance. « Affirmation de la politique culturelle de Côme I^{er}: La transformation de l'Académie des « Humidi » en Académie Florentine (1540–1542) », in *Les écrivains et le pouvoir en Italie à l'époque de la Renaissance (Première Série)*, éd. André Rochon (Paris, 1973), pp. 361–438 (Centre de Recherche sur la Renaissance italienne, 2); Claudia Di Filippo Bareggi, « In nota alla politica culturale di Cosimo I: l'Accademia Fiorentina », *Quaderni Storici*, VIII (1973), pp. 527–574; Michel Plaisance, « Culture et politique à Florence de 1542 à 1551: Lasca et les « Humidi » aux prises avec l'Académie Florentine », in *Les écrivains et le pouvoir en Italie... (Deuxième Série)*... 1974, pp. 148–242 (Centre de Recherche... 3); De Gaetano, *Giambattista Gelli...*, *op. cit.* dans la note 10; Cesare Vasoli, « Cultura e 'mitologia' nel principato (considerazioni sulla 'Accademia fiorentina') », in C. V., *La cultura delle corti* (Bologna, Cappelli, 1980), pp. 159–189; Id., « Le Accademie fra Cinquecento e Seicento e il loro ruolo nella storia della tradizione enciclopedica », in *Università, Accademie...*, *op. cit.* dans la note 3, pp. 81–115.
23. Stackelberg, *op. cit.* dans la note 14.
24. Frances A. Yates, *The Rosicrucian Enlightenment*, 2^e éd. (Boulder [Colorado], 1978), pp. 182–183.
25. Rolf Winau, « Zur Frühgeschichte der Academia Naturae Curiosorum », in *Akademiegedanke...*, *op. cit.* dans la note 3, pp. 118–125.
26. De Gaetano, *Giambattista Gelli...*, *op. cit.* dans la note 10, pp. 111–120.
27. Sealy, *op. cit.* dans la note 13, pp. 35–64, 88–90, 147–152.
28. Yates, *op. cit.* dans la note 12, p. 25.
29. De Gaetano, *The Florentine Academy...*, *op. cit.* dans la note 10, p. 32.
30. Marian Szyrocki, *Die Deutsche Literatur des Barock* (Hamburg, 1968), p. 81.
31. Stackelberg, *op. cit.* dans la note 14, p. 33.
32. José Sánchez, *Academias literarias del siglo de oro español* (Madrid, 1961), pp. 26–35, 166–252.
33. Balassi Bálint, *Összes művei*, éd. Sándor Eckhardt, I (Budapest, 1951), pp. 143, 377; Rimay János, *Összes művei*, éd. Sándor Eckhardt (Budapest, 1955), p. 33.
34. Philippi Callimachi, *Vita et mors Gregorii Sanocei*, éd. Irmína Lichońska (Varsovie, 1963), voir surtout pp. 32–34. — Sur Callimachus voir Paparelli, *op. cit.* dans la note 19.
35. Voir sur eux Ferenc Toldy, « Szánoki Gergely Magyarországon és Kallimachus történetírói hitelisége », *Új Magyar Múzeum*, X (1960), II, pp. 183–193; Robert C. Jenkins, *The Last Crusader or the Life and Times of Cardinal Julian of the House of Cesarini* (London, 1861); Vilmos Fraknói, *Cesarini Julián bíbornok, magyarországi pápai követ élete* (Budapest, 1890); József Olasz, « Szánoki Gergely », *Irodalomtörténeti Közlemények*, XIII (1903), pp. 169–187; Florio Banfi, « Pier Paolo Vergerio il

- Vecchio' in Ungheria», in *Archivio di scienze, lettere ed arti (Supplemento a Corvina)*, I (1939), pp. 1-3, 17-29; II (1940), pp. 1-30; József Huszti, «Pier Paolo Vergerio és a magyar humanizmus kezdete», *Filológiai Közlöny*, I (1955), pp. 521-533; Andrzej Nowicki, *Grzegorz z Sanoka* (Warszawa, 1958).
36. Zoltán Nagy, «Ricerche cosmologiche nella corte umanistica di Giovanni Vitéz», in *Rapporti veneto-ungheresi all'epoca del Rinascimento*, éd. Tibor Klaniczay (Budapest, 1975), pp. 77-78 («Studia Humanitatis», 2).
37. Voir Jenő Ábel, *Adalékok a humanizmus történetéhez Magyarországon* (Budapest, 1880), pp. 167-168. — Sur Nicolaus Machinensis voir Fraknoi Vilmos, «Miklós modrusi püspök élete, munkája és könyvtára», in *Magyar Könyvszemle*, N. S. V (1987), pp. 1-23; Carlo Frati, «Evasio Leone e le sue ricerche intorno a Nicolò vescovo Modrisiense», *La Bibliofilia* XVIII (1916-1917), pp. 1-35, 81-98; Giovanni Mercati, «Notizie varie sopra Niccolò Modrusiense», *La Bibliofilia*, XXVI (1924-1925), pp. 156-179, 253-265, 289-298, 359-372.
38. Cfr. Tibor Kardos, «Il simposio di Esztergom», in *Studi e ricerche umanistiche italo-ungheresi*, I (Debrecen, 1967), pp. 63-79 (Studia Romanica, III); Karol Rebro, «Johannes Gattus az Academia Istropolitana professzora», in *A 600 éves jogi felsőoktatás történetéből 1367-1967*, éd. Andor Csizmadia (Pécs, 1968), pp. 109-114 (Studia Iuridica, 60); Nagy, *op. cit.*, pp. 65-93.
39. József Huszti, *Janus Pannonius* (Pécs, 1931), pp. 176-178, 237.
40. Cfr. Giuseppe Huszti, «Tendenze platonizzanti alla corte di Mattia Corvino», *Giornale critico della filosofia italiana*, 1930, pp. 135-162, 220-287; Giuseppe Cammelli, *Giovanni Argiropulo* (Firenze, 1941); Paul Oskar Kristeller, «An unpublished description of Naples by Francesco Bandini», in P. O. K., *Studies in Renaissance Thought and Letters* (Roma 1956), pp. 395-410; Id., «Francesco Bandini and his Consolatory Dialogue upon the Death of Simone Gondi», *ibid.*, pp. 411-435.
41. Klára Pajorin, «Bonfini Symposionja», *Irodalomtörténeti Közlemények*, LXXXV (1981), pp. 511-534.
42. Gerhard Hummel, *Die humanistische Sodalitäten und ihr Einfluss auf die Entwicklung des Bildungswesens der Reformationszeit* (Leipzig 1940); Heinrich Lutz, «Die Sodalitäten im oberdeutschen Humanismus des späten 15. und frühen 16. Jahrhunderts», in *Humanismus und Bildungswesen des 15. und 16. Jahrhunderts*, Hrsg. Wolfgang Reinhard (1984), pp. 45-60 (Mitteilungen XII. der Kommission für Humanismusforschung der Deutschen Forschungsgemeinschaft).
43. Jenő Ábel, *Magyarország és a dunai tudós társaság* (Budapest, 1880) (Értekezések a Nyelv- és Széptudományok Köréből, VIII, 8); Id., «Die gelehrte Donau-Gesellschaft des Conrad Celtis in Ungarn», *Literarische Berichte aus Ungarn*, 1880, pp. 321-349; Sándor Fögel, *Celtis Konrád és a magyarországi humanisták* (Budapest, 1916); Sándor V. Kovács, «Die Sodalitas Litteraria Danubiana und das ungarische geistige Leben», in *Studien zur Geschichte der deutsch-ungarischen Beziehungen*, Hrsg. Leopold Magon et alii (Berlin, 1969), pp. 44-51; — Moritz Csáky, «Die „Sodalitas Litteraria Danubiana“; historische Realität oder poetische Fiktion des Conrad Celtis?», in *Die österreichische Literatur. Ihr Profil von den Anfängen im Mittelalter bis ins 18. Jahrhundert (2050-1750)*, Hrsg. Herbert Zeman (Graz, 1986), pp. 739-758.
44. József Fögel, «Hasišteini Lobkovic Bohuslav a magyarországi humanisták között», in *Békefi-émlékkönyv* (Budapest, 1912), pp. 212-221; Bohuslav Hassensteinii a Lobkowicz, *Epistulae*, edd. Jan Martinek, Dana Martinková, II (Leipzig, 1980), pp. 69, 77.
45. Szabolcs Barlay, «Radéczy püspök híres hársfája. Egy négyszáz évvel ezelőtti irodalmi kör», in *Vigilia*, 1976, pp. 744-748; *Hortus Musarum*, éd. Ágnes Ritoók-Szalay (Budapest, 1984).
46. Endre Bach, *Un humaniste hongrois en France. Jean Sambucus et ses relations littéraires (1551-1584)* (Szeged, 1932); Emerico Várady, «Relazioni di Giovanni Zsámboky (Sambucus) coll'umanesimo italiano», *Corvina*, XII (1932), pp. 3-54; Imre Téglásy, «Zsámboky János (Sambucus) nyelv- és történelemszemléletéhez», *Irodalomtörténeti Közlemények*, LXXXIV (1980), pp. 245-265.
47. Nicolaus Istvánffy, *Carmina*, edd. Iosephus Holub, Ladislaus Juhász (Lipsiae, 1935) (Bibliotheca

- Scriptorum Medii Recentisque Aevorum); Ágnes Ritoók-Szalay, « Janus Pannonius kiadója, Hilarius Cantiuncula », *Irodalomtörténeti Közlemények*, LXXXIV (1980), pp. 128–135.
48. Tibor Klaniczay, « Nicasius Ellebodus és poétikája », *Irodalomtörténeti Közlemények*, LXXV (1971), pp. 24–34; Id., « Contributi alle relazioni padovane degli umanisti d'Ungheria: Nicasio Ellebodio e la sua attività filologica », in *Venezia e Ungheria nel Rinascimento*, éd. Vittore Branca (Firenze, 1973), pp. 317–333 (Civiltà Veneziana, Studi, 28); Dieter Wagner, *Zur Biographie des Nicasius Ellebodus (†1577) und zu seinen „Notae“ zu den aristotelischen Magna Moralia* (Heidelberg, 1973) (Sitzungsberichte der Heidelberger Akademie der Wissenschaften. Philosophisch-historische Klasse, Jg. 1973, 5. Abh.).
49. Mária Kneifel, *Purkircher György* (Budapest, 1942) (Értekezések a magyarországi latinság köréből).
50. Cfr. *Clusius-Festschrift*, Hrsg. Stephan Aumüller (Eisenstadt, 1973) (Burgenländische Forschungen); *Carolus Clusius und seine Zeit (Symposion in Güssing 1973)* (Eisenstadt, 1974) (Wissenschaftliche Arbeiten aus dem Burgenland, 54); Andrea Ubrizsy, *Die Beziehungen des Lebenswerkes von Carolus Clusius zu Italien und Ungarn* (Wien, 1977).
51. Szabolcs Barlay, « Elias Corvinus és magyarországi barátai », *Magyar Könyvszemle*, XCIII (1977), pp. 345–353; Id., « Boldizsár Baththyány und sein Humanisten-Kreis », *ibid.*, XCV (1979), 231–251.
52. Miklós Asztalos, « Wissenschaftliches Leben in der Wittenberger ungarischen Gesellschaft im 16. Jahrhundert », *Ungarische Jahrbücher*, 10 (1930), pp. 128–133; Géza Szabó, *Geschichte des Ungarischen Coetus an der Universität Wittenberg 1555–1613* (Halle/Saale, 1941) (Bibliothek des Protestantismus im Mittleren Donauraum, 2).
53. Cfr. László Bártfai Szabó, *A Hunt-Pázmán nemzetségbeli Forgách-család története* (Esztergom, 1910). — L'Album Zrínyi: *De Sigetho Hungariae propugnaculo, ... opusculum consecratum virtuti et immortalitati ... Dn. Nicolai Comiti a Zerinio ... Witebergae, 1587* (RMK III, 765). Cfr. József Karenovics, *Zrínyi Miklós a szigetvári hős költészetünkben* (Budapest, 1905), pp. 119–136; István Écsy Ö., *Sziget vára és Zrínyi a magyarországi latin költészetben* (Kaposvár, 1935), pp. 11–74; Tibor Klaniczay, *Zrínyi Miklós*, 2^e éd. (Budapest, 1964), pp. 133–136.
54. Szabó, *op. cit.*, pp. 66–70.
55. *Ibid.*, p. 62.
56. *Oratio de peregrinatione et eius laudibus ... a Michaele Forgacz, ... Witebergae, 1587* (RMK III, 769); *Oratio de magnanimitate regia virtute et magnanimo ... a Michaele Forgacz ... Witebergae, 1589* (RMK III, 794).
57. Filippo Cavriana, médecin de Catherine de Médicis en parla en italien, le 27 novembre 1576. Cfr. Sealy, *op. cit.* dans la note 13, p. 72, et p. 60.
58. *Forgách Mihály és Justus Lipsius levélváltása*, éd. Tibor Klaniczay et alii (Budapest, 1970); Sándor Iván Kovács, « Justus Lipsius és a magyar későreneszánsz utazási irodalom », in *Helikon*, XVII (1971), pp. 428–436.
59. Rimay János *Összes művei*, éd. Sándor Eckhardt (Budapest, 1955), pp. 226–227; Antoine Coron, « Iustus Lipsius levelezése a magyarokkal és Révay Péter kiadatlan levele Lipsiushoz », *Irodalomtörténeti Közlemények*, LXXX (1976), pp. 490–496; György Bónis, *Révay Péter* (Budapest, 1981), pp. 12–14 (Irodalomtörténeti Füzetek, 104).
60. *Forgách Mihály ... és Justus Lipsius levélváltása*, pp. 6, 10.
61. Rimay János, *Összes művei*, pp. 223–226.
62. *Ibid.*, pp. 33–36; Antal Pirnát, « Rimay epicediumának latin kísérő szövegei », *Irodalomtörténeti Közlemények*, LXX (1966), pp. 198–203.
63. *Paraphrasis elegiaca epistolae Justi Lipsi ad ... Michaelem Forgacz*, in M. Ioannis Bocatii ... *Hungaridos libri poematum V*, (Bartphae, 1599), pp. 292–294 (RMNy I, 846).
64. Sándor Eckhardt, « Balassi Bálint írói szándéka », *Irodalomtörténet*, XLVI (1958), pp. 339–349 et *Balassi-tanulmányok*, (Budapest, 1972), pp. 266–286; Tibor Klaniczay, « A szerelem költője », in *Reneszánsz és barokk* (Budapest, 1961), pp. 263–265; Pál Ács, « A magyar irodalmi nyelv két elmélete: az erasmista és a Balassi-követő », *Irodalomtörténeti Közlemények*, LXXXVI (1982), pp. 391–403.
65. Rimay János, *Összes művei*, pp. 39–43.